Document generated on 07/16/2025 7:01 p.m.

Ciné-Bulles

Peindre à la lumière le vertige de l'eau
Aquarela de Victor Kossakovsky

Marie Claude Mirandette

Volume 37, Number 4, Fall 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91809ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mirandette, M. C. (2019). Review of [Peindre à la lumière le vertige de l'eau / *Aquarela* de Victor Kossakovsky]. *Ciné-Bulles*, *37*(4), 46–46.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Aquarela
de Victor Kossakovsky

Peindre à la lumière le vertige de l'eau

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

D'abord, une étendue blanche à perte de vue, jusqu'au vertige horizontal. Se distingue peu à peu un lac gelé où une équipe de sauveteurs creuse la glace pour en extirper… des carcasses de voitures. En arrière-plan apparaissent quelques automobilistes téméraires s'aventurant sur une glace en train de se dissoudre. Et qui, tout à coup, s'ouvre sous leurs pneus, aspirant dans ses entrailles leurs engins métalliques dans un assourdissant fracas. Certains s'en sortiront miraculeusement, d'autres pas.

Ce premier segment polaire, le plus long et le plus puissant du film de Victor Kossakovsky, dévoile d'emblée les intentions d'un cinéaste formaliste qui, contemplant la nature dans tous ses excès, la sonde quasi amoureusement. Et brosse en filigrane un constat pour le moins inquiétant sur les effets irréversibles des changements climatiques attribuables à l'activité humaine. Car cette calotte qui s'enfonce ici n'est pas étrangère à cette eau qui se déverse plus au sud, dans une orgie de trop-plein faisant craquer sous son passage digues, barrages et ponts, avec le concours d'Éole. Ouragan, tsunami et tempêtes tropicales se déchaînent ainsi sous nos yeux, comme si l'on y était. On est choqué.

Sans autres repères que cette eau qui domine chaque plan, le spectateur ne saura jamais précisément où il est, devinant ici la Sibérie et le lac Baïkal, là le Groenland, là encore l'Amérique du Sud et le sud des États-Unis. Mais cela a peu d'importance, car tout au long de ce poème audiovisuel, aux frontières du documentaire et de l'expérimentation, on assiste au passionnant cycle de la vie de l'eau sous toutes ses formes : solide, liquide, gazeuse, mais aussi calme, frémissante, débridée, mortelle!

Cet étonnant objet filmique, tourné à 96 images / seconde, conjugue une matière visuelle d'une profondeur et d'une beauté à couper le souffle — chaque segment est en soi un tableau hallucinant — à une matière sonore toute aussi spectaculaire. Musique *heavy metal* (par le groupe finlandais Apocalyptica, qui combine violoncelles et batterie) et bruits amplifiés d'une nature dans tous ses états s'entrechoquent pour contribuer à créer une atmosphère où les sons naturels sont plus angoissants encore que le frottement discordant des cordes métalliques électrifiées. L'absence de tout repère narratif (aucune narration pour expliquer ce qui s'y passe, au mieux entend-on ici et là quelques phrases des protagonistes dans leur langue originale, et aucune véritable structure narrative pour imposer une orientation sémantique claire à cet enchaînement d'images) accentue l'effet immersif de cette expérience filmique sensorielle. Conséquemment, elle pourra être ressentie comme immensément angoissante et déstabilisante par certains, à la limite du soutenable même, ou comme un éveil de conscience quasi mystique par ceux qui se laisseront bercer par cette symphonie ambiophonique.

Présenté hors compétition à la Mostra de Venise en 2018, **Aquarela** est dédié à Alexandre Sokourov pour qui Kossakovsky affiche une admiration qui hume l'adoration. Si l'on a souligné à raison les parentés de son film avec **Voix spirituelles** du cinéaste russe, notamment dans le traitement du paysage et l'utilisation de la musique, certaines fulgurances d'Eisenstein semblent traverser le film en filigrane, nommément quand le chantre du cinéma soviétique écrit : « Le paysage peut incarner dans une image concrète des conceptions cosmiques entières, des systèmes philosophiques entiers. » Par son désir de montrer l'insignifiance de l'homme dans le grand dessein de l'univers, mais aussi par sa forme quasi abstraite tout en symbiose visuelle et sonore, **Aquarela** n'est pas sans rappeler le célébrissime **Koyaanisqatsi** de Godfrey Reggio (1982). À n'en pas douter, un authentique chef-d'œuvre est sorti de la lentille de ce plasticien extrémiste. CB

Grande-Bretagne–Allemagne–Danemark–États-Unis / 2019 / 90 min

Réal. Victor Kossakovsky **Scén.** Victor Kossakovsky et Aimara Reques **Image** Victor Kossakovsky et Ben Bernhard **Son** Alexander Dudarev **Mus.** Eicca Toppinen **Mont.** Victor Kossakovsky, Molly Malene Steensgaard et Ainara Vera **Prod.** Aimara Reques, Heino Deckert et Sigrid Dyekjaer **Dist.** Métropole Films